

Variété

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **23 (1890)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

VARIÉTÉ

Joseph en Egypte.

Sous ce titre M. Brugsch, le célèbre égyptologue, a publié dans la *Deutsche Rundschau*, de mai 1890, un article qui est fait pour intéresser tout lecteur de la Bible. Le savant historien de l'ancienne Egypte y résume sous une forme agréable tout ce qui, dans les modernes explorations de ce pays et de ses monuments, est de nature à répandre du jour sur les traditions bibliques relatives aux merveilles destinées de ce fils de Jacob. A côté de bien des choses depuis plus ou moins longtemps connues, qui ont déjà passé dans tous les commentaires sur la Genèse et même dans certains écrits populaires sur la Bible et l'histoire sainte, on trouvera dans ces pages quelques renseignements nouveaux ou peu connus que tels de nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir signalés.

A propos des *sept années de famine*, on s'est demandé s'il y avait bien là un souvenir historique, si ce n'est pas un chiffre imaginaire, symbolique, peu en rapport avec la nature réelle des choses, en particulier avec la nature de l'Egypte. Or M. Brugsch croit être en mesure de justifier sur ce point la tradition israélite. Un savant américain, M. Wilbour, à qui ses moyens permettent de passer les hivers en Egypte, lui a communiqué au mois de janvier le texte d'une stèle qu'il venait d'acquérir à Louqsor. Dans cette inscription il est question d'un certain Chit-het, homme expert en toute sorte de magie, qui avait conjuré par ses incantations « la grande calamité résultant de ce que l'inondation du Nil ne s'était pas produite dans l'espace de sept années. » La rédaction de ce texte ne

remonte guère, il est vrai, qu'au quatrième siècle avant Jésus-Christ ; en outre, le document en question offre tous les caractères d'une légende sacerdotale à tendance édifiante, destinée à exalter la puissance de la divinité lunaire de Thèbes. D'un autre côté le dit personnage Chit-het est présenté comme ayant été le contemporain d'un roi inconnu, mais portant un titre qui correspond exactement à celui d'un roi des premières dynasties à moitié mythiques, par conséquent bien antérieur à l'époque présumée de Joseph. Il n'en demeure pas moins, pense M. Brugsch, qu'à la base de cette légende se trouve le souvenir précis d'un fait historique, celui d'une crue insuffisante du Nil pendant sept années consécutives. La pierre de Louqsor doit donc être considérée comme une pièce à l'appui de l'historicité des sept années « maigres » dont parle l'histoire de Joseph.

M. Brugsch insiste sur le fait que les narrateurs bibliques (savoir les auteurs des sources J et E, d'où est tirée cette histoire) se montrent fort au courant des choses de l'Égypte. Preuve en soient entre autres certains titres et termes techniques qu'on a méconnus ou mal compris jusqu'à ce jour.

Lorsque Joseph dit à ses frères (XLV, 8) : « Dieu m'a établi comme *âb* pour Pharaon et comme *adôn* sur toute sa maison, etc., » il ne faudrait pas croire que *âb* et *adôn* signifient « père » et « seigneur. » Dans le cas particulier ces mots, hébreux en apparence, ne seraient autre chose que des titres égyptiens, titres bien connus et attestés par nombre de documents. « Par le mot *ab*, dont la signification étymologique équivaut à *sceller*, on désignait dès les premiers temps du nouvel empire, soit dès environ l'an 1700 avant notre ère, une classe particulière de hauts fonctionnaires de la cour pharaonique. A ces dignitaires incombait le soin de sceller, c'est-à-dire de tenir, comme nous dirions, sous clef la cuisine et le cellier ; ils étaient chargés, en d'autres termes, d'exercer un contrôle sévère sur le manger et le boire de Sa Majesté afin de la préserver de toute souillure et de tout empoisonnement. » Cet emploi de confiance, ainsi que l'a démontré M. Ad. Erman dans son bel ouvrage sur l'Égypte, était donné de préférence à des étran-

gers, prisonniers de guerre et même esclaves, d'origine asiatique et libyenne. — Quant au mot *adôn*, il désigne en égyptien un *lieutenant*. C'est ainsi qu'un général, un monarque avait son « adôn », son vice-général, son vice-nomarque. Pareillement le roi avait son lieutenant, qui portait le titre de « Adôn de tout le pays. » (Il est permis de se demander si M. Brugsch ne prête pas ici au narrateur israélite une science égyptologique dont ce dernier n'avait ni la prétention ni même conscience. La coïncidence des mots, il en faut convenir, est fort curieuse, mais ce qui nous inspire quelques doutes, c'est que dans le passage cité l'Eloïste fait terminer à Joseph sa phrase comme suit :... « et comme *moshel* (gouverneur) sur tout le pays d'Egypte. » Très certainement le mot *moshel* est de l'hébreu pur et simple. N'en aurait-il pas été de même, dans la pensée de l'écrivain israélite, des mots *âb* et *adôn* qui lui sont coordonnés? Ce qui est hors de doute, c'est qu'il était impossible que des lecteurs israélites prissent le mot *âb* dans un autre sens qu'aux vers. 3, 9, 13, 18, etc. du même chapitre, et qu'ils entendissent *adôn* autrement que dans XLII, 10; XLIV, 18 et ailleurs.)

Le fameux *abrék* (chap. XLI, 43) qu'on criait devant Joseph monté sur le carrosse royal, est rendu dans nos versions françaises tant anciennes que modernes par : *A genoux!* ou telle autre expression synonyme. Et il est probable que pour le lecteur hébreu cette forme de mot éveillait, en effet, ce sens-là. Quant à la signification exacte du mot égyptien ainsi hébraïsé, on en était jusqu'ici réduit aux conjectures, et elles n'ont pas manqué. Récemment, M. Le Page Renouf, directeur des collections orientales du British Museum, a découvert dans un papyrus quelle était la teneur originale et complète de cette formule de salutation, savoir : *ab-ré-k souza haak!* Ce qui reviendrait à dire : « Que ta parole soit la bienvenue et que ton corps soit en bonne santé! » En criant *abrék!* devant Joseph on déclarait donc être à ses ordres, prêt à le servir.

On sait combien a varié l'interprétation du nom nouveau donné à Joseph par Pharaon (XLI, 45). Les uns se sont attachés à la forme hébraïque traditionnelle *Çaphnath-Paçnéach*,

les autres ont suivi la transcription grecque *Psonthomphanech*. C'était tantôt le « révélateur des choses cachées, » tantôt « le sauveur du monde, » tantôt « le soutien de la vie. » En dernier lieu, deux égyptologues, MM. Krall, de Vienne, et Steindorff, de Berlin, sont arrivés indépendamment l'un de l'autre à identifier le nom en question avec l'égyptien *Sapnouté-ef-onch* : « le dieu (c'est-à-dire le roi) a dit : Qu'il vive ! »

Quant au nom du prêtre d'On, dont Joseph épousa la fille, *Potiphera*, abrégé en Potiphar, et que les LXX ont rendu par *Pétéphrès*, on sait qu'il signifie le « don de Ra, » dieu du soleil. (Il équivaut donc au grec Héliodore.) Mais ce qui est nouveau, à notre connaissance du moins, c'est que les noms propres de cette formation, c'est-à-dire les noms formés d'un nom de dieu précédé du mot *pou-ti*, *pé-té*, n'apparaissent qu'à partir du neuvième siècle, tandis qu'ils sont absolument inconnus auparavant. Il en est de même des noms analogues à *Sapnouté-ef-onch*. On comprend l'importance de cette observation au point de vue de la critique des sources du Pentateuque. Elle confirmerait la thèse que celui des deux Eloïstes d'où sont tirés ces textes, l'auteur de la source E, n'est pas antérieur au neuvième siècle.

Notons enfin que *cent et dix ans* (l'âge attribué à Joseph chap. L, 26), sont au point de vue égyptien le nec plus ultra d'une « belle vie. » Atteindre cet âge-là est une grâce qu'on souhaite à ceux qu'on aime, et qui est réservée aux hommes justes et pieux. Pourquoi ce chiffre, qui n'est rien moins que cyclique, plutôt qu'un autre ? C'est ce qu'on ne saurait dire.

H. V.